

# Vie et mort de Jean Cavaillès

Georges Canguilhem

*La décision courageuse, l'action héroïque semblent parfois surgir de nulle part, arbitrairement en quelque sorte. Mais la vie et la mort de Jean Cavaillès, philosophe et résistant, exécuté par les Allemands en janvier 1944, nous montrent le contraire. « Avant d'être la sœur du rêve, l'action doit être la fille de la rigueur. »*

La biographie de Jean Cavaillès, à la fois la plus sûre et la plus émouvante, est l'œuvre de sa sœur, Mme Gabrielle Ferrières. Elle a paru en 1950, aux Presses universitaires de France, sous le titre *Jean Cavaillès, philosophe et combattant (1903-1944)*. Elle était complétée par une étude de Gaston Bachelard sur l'œuvre philosophique de Cavaillès. Cet ouvrage est aujourd'hui épuisé. Que sa réédition ne soit pas jugée possible ne saurait être porté au crédit de l'édition scientifique française.

Ayant été le camarade d'études, le suppléant, puis le successeur de Cavaillès dans son enseignement à la faculté des lettres de Strasbourg, j'ai été invité, à plusieurs reprises, à célébrer sa mémoire. Si je me décide, après bien des hésitations, à publier aujourd'hui l'un de ces hommages, c'est parce que, dans mon admiration pour un destin inimitable, il me semblerait indigne de ne pas contribuer à le soustraire à l'oubli.

\*  
\* \*

Mesdames et Mesdemoiselles les étudiantes,  
Messieurs les étudiants<sup>1</sup>,

La vie, la carrière et le destin de Jean Cavaillès peuvent être présentés en quelques mots. Né en 1903, fils d'officier, de religion protestante, scientifique de formation initiale, élève de l'École normale supérieure en 1923, agrégé de philosophie en 1927, licencié ès sciences mathématiques, boursier d'études de la fondation Rockefeller pour un séjour en Allemagne, agrégé-répétiteur à l'École normale supérieure, professeur au lycée d'Amiens, docteur ès lettres en 1938, maître de conférences de logique et philosophie générale à la faculté des lettres de Strasbourg ; mobilisé en 1939 comme officier de corps franc, puis comme officier du chiffre, prisonnier des Allemands en juin 1940, évadé, revenu en octobre à l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, désigné en 1941 par la faculté des lettres de la Sorbonne comme professeur suppléant de logique, cofondateur du mouvement de résistance Libération Sud, fondateur du réseau Cohors, arrêté par la police française en août 1942, interné à Montpellier puis à Saint-Paul d'Eyjeaux, évadé en décembre 1942, arrêté par le contre-espionnage allemand en août 1943, révoqué par le gouvernement de Vichy, fusillé par les Allemands et enterré dans la citadelle d'Arras en février 1944, compagnon de la Libération et chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

C'est la première fois que je suis invité et amené à parler de Cavaillès à Strasbourg, dans la faculté même où il a été professeur. Dans son deuxième numéro de l'année 1945, le *Bulletin de la faculté des lettres de Strasbourg* a reproduit l'allocution d'Henri Cartan, alors professeur à votre faculté des sciences, et la mienne, allocutions prononcées à la Sorbonne à l'occasion d'une cérémonie commémorative organisée par l'université de Paris et les organisations de Résistance. 1945-1967, il y a bientôt un quart de siècle. Les temps ont changé autant que les lieux. Comment convient-il, en 1967 et à Strasbourg, de parler d'un philosophe résistant, exécuté par les Allemands en 1944 ? d'en parler dans la ville sur laquelle flotte, comme un vœu ou comme une anticipation, le dra-

1. Discours prononcé lors de l'inauguration de l'amphithéâtre Jean Cavaillès à la nouvelle faculté des lettres de Strasbourg (9 mai 1967).

peau de l'Europe, à Strasbourg à qui le nouveau pont de Kehl prête sa pente douce pour des relations détendues avec la rive droite du Rhin ? Convient-il de laisser planer sur nos souvenirs la brume du temps qui en adoucirait les contours ? Est-ce au contraire un devoir de raviver ces contours à la lueur sanglante d'un feu de peloton ? Je me suis sérieusement posé la question et j'ai choisi, concernant l'homme et son action militaire, de ne rien estomper des raisons, des faits et des effets à l'époque, puisqu'il reste vrai que cette action a eu des raisons, a créé des faits, a entraîné des effets que l'histoire peut colorer différemment mais qu'elle ne peut abolir.

Il est de mode, aujourd'hui, parmi les étudiants, de se plaindre de n'avoir pas les professeurs qu'ils méritent, comme aussi, chez les professeurs, de se plaindre de n'avoir pas toujours des étudiants dignes de leur valeur. Ce sont là les conséquences du grand nombre. Mettez-vous maintenant à la place de cette poignée d'étudiants strasbourgeois, vos aînés, parmi lesquels l'un de vos maîtres, et qui furent, en 1938, les premiers étudiants de Jean Cavaillès. Imaginez un jeune professeur à la stature un peu voûtée, mais au pas résolu, au front pensif et obstiné mais rayonnant, au comportement à la fois secret et cordial, au jugement sans complaisance, mais à la sensibilité vive. Cet homme est séduisant et railleur, enjoué et solitaire, il vit de rigueur conceptuelle, mais aussi de musique et de poésie. Il est profondément attaché à une famille dont la culture ne le cède pas à l'élévation morale et à la sincérité de la foi. Imaginez, arrivant à Strasbourg, et devant ses étudiants, l'homme qui, au moment même où Bourbaki commence à proposer au monde un nouveau mode de pensée mathématique, nourrit l'ambition d'arracher, lui, en France, la philosophie des mathématiques à l'à-peu-près historique, pour en faire une discipline stricte, de rigueur analogue à celle de la discipline qu'elle prend pour objet. Il sait dans quel lieu de la spéculation philosophique une place est à prendre, qui l'attend comme son destin. Car Cavaillès n'a jamais eu l'impression qu'en choisissant ce qu'il faisait, il était le maître de ses choix, ou qu'en poursuivant ce qu'il avait commencé il restait libre de se reprendre. Au moment où il travaillait à sa thèse, il écrivait à sa sœur ceci qui va plus loin qu'une thèse : « Je t'assure que si je fais ma thèse, ce n'est ni par ambition de carrière - dont je me désintéresse plus que jamais - ni par naïveté de croire qu'elle sera utile à la philosophie, mais parce qu'elle est

en train et que les choses, même une thèse de philosophie, ont une essence à quoi nous pouvons participer, mais de sorte qu'il y aurait une espèce de péché à interrompre la collaboration. » Un jour devait venir où Cavaillès choisirait une autre tâche, à l'essence de laquelle il se sentirait nécessairement tenu de participer, jusqu'à la mort.

Vous n'oublierez pas que ce professeur, nouveau venu à Strasbourg, en sait long, et par voie directe, sur les Allemands et sur l'Allemagne de l'époque. Il y a séjourné comme boursier, il y est retourné à plusieurs reprises, il a travaillé dans les universités, à Berlin, à Hambourg, à Göttingen, à Munich, à Fribourg, il a fréquenté les mouvements de jeunesse. C'est, le plus souvent, d'Allemagne qu'il a été conduit à juger la politique extérieure ou intérieure française pendant les années 30. À Hambourg, il a pu voir les socialistes de la Ville Libre unir « dans un même hommage Bismarck, fondateur du Premier Empire, et Ebert, conservateur du Deuxième ». À Munich, en 1931, il a entendu un démagogue botté clamer dans les brasseries ; en 1934, il a lu *Mein Kampf* ; en 1936, il a rencontré à Altona des opposants au régime hitlérien qui n'ont échappé que par miracle - et pour combien de temps ? - au camp de concentration. En 1931, il avait rendu, à Fribourg, visite à Husserl, vieil homme amer de sa perte d'influence au profit de Heidegger. Soyez donc assurés que lorsque Cavaillès se promène - car il sait flâner - dans les rues de Strasbourg, que lorsqu'il lit la presse locale, bien des choses, bien des faits, bien des gestes, prennent pour lui le sens qu'il faut, ou qu'il faudra bien un jour leur donner.

Ce professeur, fils d'officier, la guerre venue, est lieutenant de corps franc et commande une section d'infanterie coloniale devant Forbach. Il y gagne une première citation à l'ordre de la division, pour la hardiesse et le succès des coups de main qu'il dirige. La guerre s'enlisant dans l'expectative, il devient officier du chiffre au ministère de la Guerre ; puis, rattaché en mai 1940 à l'état-major de la quatrième division coloniale, il est pris dans l'écroulement du système militaire français et capturé par les troupes allemandes. Imaginez maintenant Cavaillès prisonnier, à qui l'officier allemand qui l'interroge jette comme pour lui faire mesurer la déchéance de son pays : « Vous avez tenu moins longtemps que la Pologne », à qui un vieux paysan français de Bapaume adresse ce reproche collectif : « Nous, à l'autre guerre, nous ne nous étions pas rendus ».

Cavaillès s'évade et, par la Belgique, rejoint Lille. Pari de casse-cou ? décision lucide de ne pas accepter les faits parce qu'ils ne sont, après tout, que des faits ? ou bien, une fois encore, ce sentiment, si profond, si permanent, d'être contraint de participer à la réalisation d'une tâche essentielle, une fois entrevue ? Un universitaire traqué va d'abord à l'université, comme un prêtre va sonner à un couvent. Imaginez Cavaillès, évadé et menacé, à qui un haut personnage de l'université de Lille déclare : « Mais, Cavaillès, vous avez déserté ! », comme si l'acceptation résignée de la captivité était une obligation militaire ou civique ou morale. Cavaillès aurait pu se sentir blessé par l'assimilation pusillanime de l'évasion à la désertion si son évasion avait été un recul devant la perspective d'une longue captivité, s'il n'avait pris qu'un risque momentané dans l'espoir de retrouver, en cas de réussite, la paisible occupation d'un professeur ou l'activité intellectuelle d'un chercheur qui, pour l'instant, estime avoir assez consenti à l'aventure. Mais Cavaillès ne regagnait pas son pays vaincu pour chausser des pantoufles d'écrivain et « conserver son cerveau pour la France ».

Quelles qu'aient été, en 1940, les raisons et les causes de notre défaite militaire, et quelque jugement qu'on ait pu depuis porter sur elles, il restait, et il reste, que l'occupation était humiliation dans l'immédiat, esclavage à terme. Il fallait se croire bien familier des voies et des desseins de la Providence pour y lire une promesse de rachat moral ; il fallait avoir une bien grande avidité de pouvoir pour y chercher l'occasion d'une régénération politique ou d'une révolution sociale. Et d'autre part, si tous les Allemands n'étaient pas des nazis, il restait, et il reste, que le nazisme n'était pas une philosophie. Après avoir lu *Mein Kampf* en 1934, Cavaillès écrivait : « C'est caractéristique pour ce peuple qu'avant même d'être au pouvoir - ou en retraite comme Napoléon - son chef ait éprouvé le besoin de pondre six cents pages serrées ; tout finit par la pseudo-philosophie. » Quant à moi, je préférerais dire : contre-philosophie, dans la mesure où le principe de cette systématisation, improvisée aux fins de conditionnement collectif, consistait dans la haine et le refus absolu de l'universel. Cela étant, ne nous étonnons pas de voir Cavaillès, sans balancer, ne rien tirer des événements qu'une raison de continuer la lutte.

Ayant retrouvé sa faculté, à Clermont-Ferrand, en zone dite libre, Cavaillès reprend son enseignement et commence à prendre

des contacts pour mettre sur pied une organisation de résistance. Je ne puis rapporter son activité dans tous les détails. Avec Jean Rochon, secrétaire de rédaction du journal *La Montagne*, qui devait mourir en déportation, Cavaillès recherche les moyens d'une publication clandestine. Avec Emmanuel d'Astier de la Vigerie, il fonde le mouvement Libération Sud. J'ai vu Cavaillès et d'Astier, sur un banc de jardin, dans une des cours intérieures de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, rédiger le manifeste du mouvement. Strasbourg reste toujours présente à la pensée de Cavaillès. C'est à lui que parvient par une filière clandestine la reproduction d'une affiche allemande alors placardée sur vos murs, sur laquelle on voit un balai germanique pousser à la poubelle un coq gaulois, un buste de Marianne, un béret basque, sous l'inscription : *Hinaus mit dem welschen Plunder !*<sup>1</sup> Ce tract, dont le cliché fut tiré à Toulouse, est une des premières illustrations qui aient figuré dans la presse clandestine française. Mais ce serait se méprendre sur le caractère de Cavaillès que de croire qu'il aurait pu se contenter de l'entreprise, en elle-même d'ailleurs suffisamment dangereuse, qui consistait à animer un mouvement d'opinion, à rédiger des manifestes ou des analyses. L'objectif dernier d'une entreprise de cet ordre, c'était bien de susciter une résistance active et armée. Puisque la parole et l'écrit devaient aboutir à l'action, c'est-à-dire à la main et à ses gestes, Cavaillès a pensé que c'était d'abord sa main qui devait accomplir des gestes d'opposition défensive et offensive. D'où la fondation par lui d'un réseau militaire, du nom de Cohors. J'abrège. Imaginez maintenant Cavaillès dirigeant, ordonnant des opérations de renseignement ou de sabotage, imaginez ce philosophe à la fois réfléchi et téméraire, exécutant personnellement des actes de terrorisme. Imaginez-le arrêté sur une plage du Languedoc, après l'échec d'une tentative d'embarquement pour l'Angleterre, prisonnier cette fois des Français, ne songeant cette fois encore qu'à son évasion, qu'il réussira cette fois encore. De Londres où il a réussi à parvenir, en février 1943, où il a séjourné deux mois, Cavaillès revient chargé de missions plus dangereuses encore que par le passé. Il cesse, à ce moment, toute activité dans les comités directeurs des mouvements de résistance, pour réserver toute son énergie à l'action militaire. C'est alors qu'il va voir son réseau clan-

1. « Dehors, la camelote française ! »

destin sévèrement désorganisé par de nombreuses arrestations. Imaginez un de vos jeunes professeurs s'introduisant, revêtu d'un bleu de chauffe, dans la base de sous-marins que la Kriegsmarine a coulée dans le béton à Lorient. Pensez-vous que derrière le masque de simplicité d'un ouvrier attentif, Carrière, c'est-à-dire Cavaillès, puisse ne pas penser qu'il joue sa vie ? Il s'est trompé, celui de ses amis qui a dit que la Résistance avait été les « grandes vacances » de Cavaillès. Quand j'ai rencontré Cavaillès pour la dernière fois, en mai 1943, dans un restaurant de la rue de Sèvres, où vint nous rejoindre son adjoint Jean Gosset, normalien, agrégé de philosophie, mort en déportation, je puis affirmer qu'il se sentait moins en vacances qu'en sursis d'arrestation. Quelques semaines après, c'était à nouveau l'arrestation, la torture et la mort. Cavaillès a été exécuté au début de l'année 1944, à Arras, après condamnation à mort par un tribunal militaire. Pour ceux qui ont découvert son cadavre, dans une fosse commune, dans un coin de la Citadelle, il était l'*Inconnu n° 5*. J'ai souvent pensé qu'on n'aurait pas pu trouver, si on l'avait cherchée, une épitaphe plus émouvante pour un philosophe mathématicien : cinq, la somme pythagoricienne du premier pair et du premier impair, et l'inconnu, cette limite de la pensée que la philosophie tantôt exalte et tantôt exorcise, alors que la mathématique la réduit calmement par le calcul.

Il y a eu plusieurs manières d'être digne et courageux sous l'occupation, dont beaucoup, pour avoir été celles d'hommes ou de femmes de condition modeste, ne sont guère connues que de leurs auteurs. Ce qui rend exemplaire la conduite de Cavaillès, c'est qu'ayant assumé lucidement une responsabilité à l'échelle nationale, une responsabilité de chef, il ait mené son action comme un devoir, sans ambition politique - ce qui ne veut pas dire sans conscience politique, sans portée politique -, sans visée personnelle différée. Cavaillès a exercé sa fonction de chef dans l'esprit d'un exécutant. C'est ici qu'il faut cesser d'imaginer, pour essayer de comprendre ce que l'action de Cavaillès tient de sa philosophie.

En un sens, Cavaillès n'a pas assez écrit pour qu'on puisse le résumer ; en un autre sens, il en a assez dit pour qu'on puisse saisir, en dépit de l'interruption tragique, le sens de son discours philosophique. Au moment de choisir un sujet de thèse, il avait pensé à un travail sur le calcul des probabilités, puis avait aban-

donné ce projet qui risquait, disait-il, de l'entraîner vers la physique. Au contraire, la théorie des ensembles, à laquelle il avait été initié au cours de ses études de mathématiques, lui paraissait devoir éclairer, par les étapes et les péripéties intellectuelles de sa formation au XIX<sup>e</sup> siècle, par la raison interne des bouleversements qu'elle avait provoqués dans des disciplines mathématiques anciennes et classiques, la spécificité de la mathématique en tant que science autonome et pure. La thèse complémentaire, *Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles*, et la thèse principale, *Méthode axiomatique et formalisme*, ont été la mise à l'épreuve d'une idée qui lui est très tôt venue, que la mathématique ne progresse que par réfutation de l'intuition et ne s'enrichit que par l'abstraction, qu'en conséquence l'histoire de la pensée mathématique est celle d'une détermination réciproque de ses diverses branches « sans l'intervention de la contingence historique ». Cette idée a été formulée de façon plus saisissante encore, dans une étude posthume que son ami Jean Lameere, professeur à l'Université libre de Bruxelles, mort l'année dernière, a publiée en 1949, dans la *Revue internationale de philosophie* :

« Si gratuite que paraisse l'invention d'une méthode, le développement de la mathématique entière se fait suivant un rythme nécessaire. [...] En préciser les modalités en examinant de plus près cette histoire, qui n'est pas une histoire, peut aider à comprendre, non pas en tout cas à définir, si définition signifie réduction. »

Donc comprendre la création d'une théorie mathématique ne relève ni de la psychologie, ni de l'histoire, au sens ordinaire du mot, même s'il s'agit d'histoire des sciences, si souvent traitée comme une histoire naturelle. Lors de sa soutenance de thèse, Cavaillès a répondu à l'un de ses juges qui lui reprochait de n'avoir pas tenu compte de la psychologie des mathématiques : « Monsieur, ce problème n'est en aucune façon celui que j'examine et n'a aucun intérêt pour lui. »

Une des « contingences historiques » qu'il arrive parfois aux historiens ou aux philosophes des mathématiques de prendre en considération, c'est la sollicitation qu'à un moment donné la physique, à court de méthodes de calcul, adresse aux mathématiciens. Cavaillès a rencontré cette thèse, explicitée en forme d'objection, aux Entretiens d'Amersfoort en 1938. Il a répondu que la succession des schématisations qui relie l'intuition sensible à la pensée n'est pas, pour autant, enchaînée à de l'historique, et il a ajouté :

« Quelle que soit l'importance des suggestions de la physique pour la position de nouveaux problèmes mathématiques et l'édification de nouvelles théories, le développement authentique des mathématiques sous les accidents de l'histoire est orienté par une dialectique interne des notions. »

Cavaillès réfutait ainsi, par avance, l'interprétation que des philosophes marxistes de bonne volonté, et sans doute de bonne foi, ont voulu donner de la dernière phrase du texte posthume *Sur la logique et la théorie de la science*, comme si, en invoquant une dialectique des concepts, Cavaillès avait porté de l'eau au moulin de cette dialectique qui fait naître du monde sensible toute pensée, y compris la mathématique. Plus clairvoyant a été Gilles-Gaston Granger quand il a donné pour titre à son compte rendu du même ouvrage : *Jean Cavaillès, ou la montée vers Spinoza*. Et, en effet, selon Cavaillès le développement d'une essence mathématique ne doit rien à l'existence.

Cavaillès a toujours lu, étudié, et on peut dire pratiqué Spinoza. Il a trouvé en lui, malgré sa dureté, plus de vraie vie spirituelle qu'en Leibniz ou en Malebranche. Et c'est à Spinoza qu'il est revenu après avoir été déçu par Husserl. Il est certain qu'il a pu un moment espérer trouver dans la méthode phénoménologique une voie d'intelligibilité rigoureuse vers les conditions de la création des théories mathématiques. Comme le texte *Sur la logique et la théorie de la science*, l'étude publiée par la *Revue internationale de philosophie* (n° 8, 1949) sous le titre : « Mathématiques et formalisme » se termine par une phrase riche en possibilités d'interprétation :

« L'activité mathématique est objet d'analyse et possède une essence ; mais comme une odeur ou comme un son, elle est elle-même. »

Cavaillès a entendu Husserl, en 1929, venu à Paris pour les lectures d'où sont sorties les *Méditations cartésiennes* ; on a vu qu'il lui a rendu visite à Fribourg, en 1931 ; il est, avec Jean-Paul Sartre - qui en a fait un tout autre usage - un des premiers philosophes de ma génération à avoir eu accès à une philosophie que nous ignorions pour la plupart. Il n'est que plus remarquable de voir Cavaillès, dans son étude sur la théorie de la science, mesurer les limites de la phénoménologie pour son problème propre : comment rendre compte des enchaînements essentiels dans le destin des mathématiques ? Le « Je ne peux autrement » de la variation eidé-

tique où la phénoménologie cherche le fondement de la nécessité, c'est, pour Cavaillès, l'abdication de toute pensée. C'est donc bien finalement une philosophie des mathématiques sans *Cogito* mathématisant que cherchait à construire celui qui a reproché à Husserl, dans une lettre écrite à Léon Brunschvicg, « une utilisation exorbitante du *Cogito* ». Et c'est parce que la philosophie de Spinoza représente la tentative la plus radicale de philosophie sans *Cogito* qu'elle était si proche de Cavaillès, si présente à lui quand il avait à s'expliquer aussi bien sur l'idée de son combat de résistant que sur l'idée de la construction des mathématiques. En 1943, à Londres, il a dit à Raymond Aron :

« Je suis spinoziste, je crois que nous saisissons partout du nécessaire. Nécessaires les enchaînements des mathématiciens, nécessaires même les étapes de la science mathématique, nécessaire aussi cette lutte que nous menons. »

Je le redis, croyant l'avoir maintenant justifié : Cavaillès, chef de résistants, s'est conduit comme l'exécutant d'une tâche essentielle, de sens profondément philosophique.

Il faut savoir que c'est dans quelques pauvres loisirs attachés à son activité de combattant clandestin que Cavaillès a commencé, dans la captivité de Montpellier et de Saint-Paul d'Eyjeaux, qu'il a continué et achevé cette « Introduction à l'œuvre de logique » qui ne verrait jamais le jour, ce texte auquel Charles Ehresmann et moi avons donné son titre, *Sur la logique et la théorie de la science*. Ce texte, dont j'ai rappelé quelques-uns des commentaires qu'il a suscités, se termine par quelques pages qui ont paru à beaucoup, et d'abord à moi-même, longtemps énigmatiques. Nous pouvons comprendre aujourd'hui que l'énigme valait pour annonce. Cavaillès a assigné vingt ans à l'avance la tâche que la philosophie est en train de se reconnaître aujourd'hui : substituer au primat de la conscience vécue ou réfléchie le primat du concept, du système ou de la structure. Et il se trouve que ce philosophe qui ne croit pas à l'histoire, au sens existentiel, réfute d'avance, par l'action qu'il mène en se sentant mené, par sa participation charnelle à l'histoire et par sa mort historique, l'argument existentialiste de ceux qui cherchent aujourd'hui à discréditer ce qu'ils appellent le structuralisme en le condamnant à engendrer, entre autres méfaits, la passivité devant l'accompli.

D'ordinaire, pour un philosophe, entreprendre d'écrire une Morale, c'est se préparer à mourir dans son lit. Mais Cavaillès, au moment même où il faisait tout ce qu'on peut faire quand on veut mourir au combat, composait une Logique. Il a donné ainsi sa morale, sans avoir à la rédiger. Tel est l'homme que des étudiants comme vous pourraient avoir aujourd'hui pour maître, et qu'ils n'ont pas parce qu'il était tel que j'ai tenté de vous le peindre.

À la question posée par un professeur de l'université de Strasbourg : « Pourquoi des professeurs ? », un professeur de l'université de Strasbourg, Jean Cavaillès, a donné une réponse plus éclatante encore par sa mort de combattant que par sa vie de professeur. Pourquoi des professeurs ? Pour savoir, à l'occasion, donner une leçon d'action à ceux qui jugent ces deux notions incompatibles. Cavaillès, philosophe combattant, enseigne aux hommes dits d'action que l'action n'est pas une inconsistante et lâche pratique empirique. Cavaillès, philosophe mathématicien, nourri de poésie, qui citait Rimbaud dans ses leçons sur l'Expérience, qui disait s'être cru dans le monde du Bateau ivre en contemplant pour la première fois le port de Strasbourg, enseigne aux terroristes littéraires qu'avant d'être la sœur du rêve l'action doit être la fille de la rigueur.

*Georges Canguilhem*

## De l'engagement instinctif à la mort apprivoisée

*Lucie Aubrac*

*Héroïsme et courage ne sont pas des mots de son vocabulaire. À propos de son engagement et de celui des femmes et des hommes dans la Résistance, elle parle plutôt de la volonté de garder le bien le plus précieux : la dignité humaine. « Ça allait de soi, on ne pouvait pas faire autrement, on s'en sortira... ». Avec une extrême pudeur, Lucie Aubrac relate ces actes de résistance contre le nazisme mais aussi contre la honte. Quand ce que nous nommons courage s'allie à la simplicité et prend le visage de l'évidence, peut-être est-ce là que l'on atteint à l'essentiel.*

C'était en janvier 1943. J'arrivais de Lyon pour reprendre à Paris le contact avec Jean Cavaillès, dont les responsabilités maintenant dépassaient de beaucoup celles qu'il avait eues, simultanément d'abord, puis séparément, avec les mouvements « Libération » en zone nord et en zone sud.

J'allai place des Vosges où je savais trouver gîte et couvert chez une amie d'enfance, institutrice, qui vivait là avec sa mère. Je sonnai au troisième étage. Mme Collin m'ouvrit et me reçut dans la cuisine, la seule pièce chauffée. Une gamine d'une huitaine d'années, les coudes sur la table, la tête entre les mains, psalmodiait la table de multiplication des 7.

« C'est Germaine, me dit Mme Collin, elle vit avec nous depuis juillet dernier. Elle est dans l'école de ma fille depuis la rentrée. »

Elle ajouta, en souriant à l'enfant : « C'est la fille d'une cousine de province dont le mari est prisonnier. »

Dans la pièce voisine, tout en faisant mon lit sur lequel elle empilait plusieurs couvertures - « Le poids te tiendra chaud », dit-elle -, elle me raconta comment l'enfant était arrivée chez elle.

« En juillet dernier, rue du Pas-de-la-Mule, j'ai assisté au départ de trois autobus de la TCRP (Transports en commun de la région